

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges REVAZ

A la mémoire d'Edouard Rod

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 63-83

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# A LA MEMOIRE D'EDOUARD ROD

Il y eut exactement cent ans, le 29 mars de l'année dernière, que naissait à Nyon Edouard Rod, cet écrivain un peu oublié aujourd'hui mais qu'un critique français n'avait pourtant pas hésité à appeler « l'un des maîtres de l'heure ». Cet anniversaire n'a pas échappé aux Lettres romandes. Journaux et revues ont rappelé le souvenir de cet écrivain en de nombreux articles qui firent revivre son attachante physionomie et témoignaient de la reconnaissance du pays romand pour celui qui l'avait si bien servi et compris. Lausanne avait même organisé au Palais de Rumine une exposition de livres, de manuscrits, de souvenirs consacrés tous à cet étonnant homme de lettres.

Pour notre part, c'est à un double titre que nous voulons ajouter notre voix à ce concert jubilaire : à celui de co-rédacteur d'une revue à laquelle ne fut jamais indifférente la vie des lettres, à celui également de nos origines, nul écrivain n'ayant mieux chanté notre village que le grand romancier vaudois en son roman *Là-haut*. S'il était permis d'ajouter à cela une raison sentimentale des plus personnelles, Rod nous est particulièrement sympathique pour les séjours qu'il fit en « la fruste hôtellerie » de notre propre famille et pour avoir évoqué, même sous la légère déformation qu'impliquait la fiction romanesque, le doux visage de notre aïeule paternelle et celui de la bonne demeure où nous sommes né...

L'admirable artiste peintre de la haute montagne et écrivain à ses heures, qu'est Madame Claire Durgnat-Junod, en mars dernier, et M. Maurice Métral, notre cher Ancien et apprécié collaborateur de nos « Echos », en janvier de cette année, ont publié dans les journaux de notre Bas-Valais d'excellents articles à la mémoire d'Edouard Rod. L'un et

l'autre ont mis en belle lumière tout ce que Salvan devait à cette illustre plume. Nous y joindrons notre propre sentiment... mais, auparavant et sous la conduite de celui qui en a peut-être le mieux parlé, M. Victor Giraud, dont nous résumerons fidèlement la pensée, nous nous essaierons à présenter l'homme et l'œuvre qui nous intéressent aujourd'hui.

## I

### *LES PREMIERES ORIENTATIONS*

Guy de Maupassant nous raconte qu'Edouard Rod, « pâle et triste à donner le spleen », familier de Zola, erre dans Paris. Pourquoi cette tristesse ? L'a-t-il héritée de sa race ? Etait-il victime de quelque Erinnye acharnée à assombrir son visage ?

Sans doute, ses origines ont-elles dû l'incliner vers la mélancolie. Son père était « régent », un esprit fort de petite ville, a-t-on écrit. Pourtant cette cité natale était la riante Nyon où, quelques années plus tôt, en 1833, avait passé Stendhal. Celui-ci aimait cette rive très douce d'où « il voyait ce beau lac s'étendre sous ses yeux ». La mère d'Edouard était une personne sensible, inclinée vers une vie mystique. Malade, elle devait, par ordre de la Faculté, se promener dans la campagne. Elle le fait souvent en compagnie de son fils. L'un et l'autre ont tout le loisir de s'imprégner d'un paysage où, tour à tour, leurs regards peuvent s'arrêter sur la chaîne vert-sombre du Jura et sur la nappe gris-bleu du Léman, avec, dans le lointain, les collines du Chablais. C'était, somme toute, une nature quelque peu sévère, « toute chargée de nostalgies ». Cette compagnie, une personne souffrante, cet âpre paysage, tout contribue, dira plus tard notre romancier, à ne pas lui rendre l'âme heureuse.

L'exemple de Rousseau est-il contagieux ? Toujours est-il que Rod, dès ses plus jeunes années, est un passionné lecteur de romans. Peut-être en a-t-il l'âme si étourdie que, étudiant au collège de sa ville, il éprouve quelque peine à se mêler à la vie de ses camarades. Ceux-ci comprennent mal ce rêveur qui vit dans un monde à lui et souvent ils le rappellent



EDOUARD ROD

**D'après une photographie prise en 1900**

assez brutalement à la réalité. Calvaire de tous les incompris ! Cependant, sa vocation littéraire se précisait. Il a quatorze ans, des sentiments pressent son cœur, il en déverse le trop-plein dans des poèmes assez médiocres certes, mais où l'on peut déjà découvrir cette sorte de lyrisme qu'il épanchera plus tard dans ses romans.

Cette âme inquiète se penche sur sa destinée éternelle : « Je pense à Dieu, le soir... » De quel Dieu s'agit-il ? De bonne heure, on avait conduit le jeune adolescent chez les « darbystes ». L'atmosphère de cette secte ne paraît pas l'enthousiasmer, pas plus d'ailleurs que la Réforme et tout ce qui lui semble recéler quelque aspect de dissidence. Il opterait plus volontiers pour les religions d'autorité, pour

le catholicisme notamment. Nulle Eglise ne le retient d'ailleurs tout entier, mais son cœur s'emplit de respect pour les choses de l'âme, se nourrit de sincérité et d'un immense désir d'idéalisme.

### L'APPEL DES LETTRES

Edouard Rod est avant tout préoccupé de littérature. Voilà le monde de ses aspirations ! Encore collégien, il lisait *Châtiments* de Dumas père, il se pénétrait des auteurs romantiques. Hugo, un jour, tout plein de l'admiration qu'il nourrissait pour l'auteur *d'Atala*, s'était écrié : « Je serai Chateaubriand ou rien ! »... Rod s'en était-il souvenu lorsqu'il conçut le beau rêve de « faire un chef-d'œuvre »? Y parviendrait-il ? il est romand, de culture française, mais d'un pays où l'influence de la langue n'est plus que périphérique, amoindrie comme le sont les ondes éloignées de leur source. Aussi prend-il la résolution de devoir apprendre le vrai, le pur français, celui qu'après Malherbe et Boileau l'on parle dans Paris la grand-ville. Des amis sûrs l'engagent d'ailleurs à ne pas renoncer à ce séjour dans la capitale française. L'y engage notamment l'excellent maître qu'est Georges Renard. Celui-ci, que la Commune a contraint à s'expatrier, professe à l'Académie de Lausanne où il a dû rencontrer le jeune intellectuel de Nyon. Nous nous plaisons à noter au passage que l'illustre professeur fut, lui aussi, un hôte de Salvan. Sans pouvoir le préciser d'une manière absolument certaine, nous pensons que son passage dans la vallée de Trient est postérieur à celui de Rod. Il ne faut pas douter que le roman *Là-Haut* ait engagé bien des gens à prendre contact avec un pays dont l'âme avait été révélée avec tant de charme... Un autre encouragement à développer le plus possible sa culture lui vint même de son père. Celui-ci avait pu discerner que l'intelligence de son fils était avide de nourriture le plus substantielle possible. Elle s'était faite perméable à l'austère pensée de Charles Secrétan, elle aurait tout à gagner de connaître l'âme de l'Allemagne, de cette Allemagne dont, peu de temps auparavant, une illustre riveraine du Léman, Madame de Staël, avait exalté les richesses. Avant Paris, Rod ira donc en séjour dans le grand pays que baignent le Rhin et la Spree. On le trouve à Bonn, puis à Berlin. Tout d'abord, le jeune Vaudois est quelque peu déconcerté par les minuties

de l'érudition germanique, mais il savoure au même temps le lyrisme de ses artistes, la doctrine sévère et sombre de ses penseurs. Tour à tour il s'enivre de Wagner et des philosophes. Que d'heures d'extase en écoutant *Tristan et Isolde* chanter leur amour, leur « douloureux, tragique et adorable amour » ! Il s'en imprègne tellement qu'on retrouvera un peu de cette atmosphère, toute mélancolie et tendresse, dans *L'Ombre s'étend sur la montagne*, roman écrit beaucoup plus tard et plein d'un charme rebelle au vieillissement. Quels rudes sillons ont creusés dans sa faculté de réflexion les propos de Heine et ceux, si pessimistes, de Schopenhauer !

Ce stage achevé, Rod arrive en la capitale française. On est en septembre 1878, il a vingt et un ans, il n'est pas encore un écrivain, mais il demeure plus que jamais désireux de le devenir... Paris lui offrira le climat propice à toutes les meilleures éclosions : là, nulle aspiration de sa belle intelligence qui ne puisse s'épanouir ; là, son caractère sympathique lui ouvrira la porte des plus fécondes compagnies ; là, des guides l'instruiront des lettres contemporaines, semelles qui pourront germer sur cette terre où se sont donné tendez-vous, déjà, les soleils de plusieurs civilisations européennes. Rod avait tout pour réussir : il réussit en effet !

### *L'AIR DE PARIS*

Rod a raconté dans diverses revues ses débuts parisiens. D'heureuses circonstances le mirent sans tarder en contact avec les maîtres que sont Zola, Huysmans, Maupassant, Daudet, Catulle-Mendès et Villiers de l'Isle-Adam. Que de discussions, que de points de vue échangés et, souvent même, que d'écrits provoqués par ces vivantes rencontres ! Ce sont, huit années durant, les longues étapes de l'initiation et de l'apprentissage du métier d'écrivain. Nous en avons le reflet dans les sept volumes aujourd'hui oubliés et dans lesquels on reconnaît la manière et le ton de la fameuse Ecole naturaliste de Médran. Tout au plus trouverait-on quelque retenue dans l'usage du « grossier »... C'est normal, car il faut bien avouer qu'on s'explique mal l'engouement d'Edouard Rod pour l'idéal littéraire du puissant auteur des *Rougon-Macquart*. Rien, dans sa formation antérieure, ne l'y disposait.

Pourtant, Rod crut à la gloire du naturalisme, il crut au cénacle que cet idéal avait rassemblé, il constatait que nulle autre Ecole que celle-là ne survivait à celle du romantisme déliquescents. Jeune et enthousiaste, il se refusait à œuvrer tout seul, indépendamment d'une chapelle qui l'appuierait : celle-là avait un chef, une doctrine, des disciples. Pourquoi ne pas y adhérer résolument, surtout, a-t-on écrit, « qu'il aimait ce qui était différent de lui par contraste et dans l'espoir de s'élargir » ? Quoi qu'on puisse dire de cette collusion, de cette rencontre intellectuelle, il faut bien reconnaître que Rod y apprit deux choses : d'une part, son métier d'écrivain, ce qui implique entre autres qualités celle qui opère le meilleur choix des moyens d'expression et, chose plus importante encore, le sens de la composition ; d'autre part, l'observation de l'univers ou, mieux, de l'universel, toute la vie, l'extérieur comme l'intérieur, devant retenir l'attention de celui qui prétend écrire. Rod doit à Zola son art de regarder et celui d'écrire.

#### A LA RECHERCHE D'UN IDEAL

Tout en lui apprenant l'exacte observation du monde, l'Ecole de Médran a contraint Edouard Rod à se regarder d'abord lui-même, à considérer ses propres limites. Assez tôt, Rod put constater ce pour quoi il n'était pas fait. Le demi-succès de ses publications — *Au milieu du chemin*, *Tatiana Léïlof*, *Palmyre Veulard* — alerte sa clairvoyance. Quelles en sont les causes réelles, car on n'en saurait incriminer l'éditeur ? Modeste, il suppose bien que l'influence naturaliste et son tempérament créent une dissociation néfaste à une pleine réussite. Il doit s'orienter « ailleurs » : c'est le mot qu'il se prononce. « Ailleurs », mais ce sera sa propre vie intérieure, celle des autres. On s'en apercevra avec *Côte à côte*, ce roman où Maupassant discernera que Rod déploie un talent fouilleur et profond, puis, toujours dans le même sens, *La course à la mort* (1885) et *Le sens de la vie* (1888).

Une voie nouvelle semble s'ouvrir devant lui, d'autant que l'y l'engagent ses souvenirs d'Allemagne — Wagner, le pessimisme de Schopenhauer — les *Essais de psychologie contemporaine* que Bourget venait de publier et qui eurent un étonnant retentissement en lui. Cette fois, c'en est fait pour lui

du naturalisme : Rod conçoit un « roman exclusivement intérieur, se passant dans un cœur ». Cet écrit d'un genre nouveau sera *La course à la mort*.

D'autres circonstances vont encore favoriser cette évolution de notre écrivain. Pour extra-littéraires qu'elles soient, elles n'en furent pas moins déterminantes.

Marié et père de famille, Rod se sentait peu fait pour les outrances des boulevards parisiens... D'autre part, la réalité de l'existence pose chaque jour de durs problèmes auxquels, il doit bien le constater, la philosophie de Zola n'apporte que de bien pâles réponses. La paix du cœur et de l'esprit habite des espaces plus limpides et plus aérés ! Mais, lesquels ? où les découvrir ? Sur ces entrefaites, Rod est appelé à l'Université de Genève où lui est offerte la chaire qu'avait occupée l'illustre Marc Monnier, celle des littératures comparées. Là, il n'eût pu déceimment parler en parfait naturaliste sans heurter son auditoire. Tant mieux, d'autant que cette conception littéraire et philosophique touchait un peu à sa fin et que la pensée contemporaine s'en lassait. Même, s'il s'y était essayé, on n'eût pas manqué de voir que ce fût une attitude artificielle, pour peu que l'on eût connu le tempérament du nouveau maître, ses atavismes, sa culture cosmopolite, ses affinités réelles. Tout conspirait à faire de lui un observateur sagace et minutieux, non pas seulement des mœurs ainsi que le désiraient les habitués de Médran, mais des caractères, des âmes, de l'homme, ce qui ressortit à la plus authentique tradition classique.

Cette fois, est définitive la rupture avec le naturalisme. Comme on ne saurait vivre sur une ruine, il faut chercher une doctrine, tout au moins une orientation de remplacement. Rod croit avoir trouvé ce vers quoi il aspirait : une tendance qu'il appelle « l'intuitivisme » et qu'il circonscrit en ces mots : « Regarder en soi, non pas pour se connaître, ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres ». A cette conception idéologique se joint, ainsi qu'il se doit quand on est écrivain, une position artistique qui engage l'auteur à rechercher les symboles plutôt que des descriptions trop précises et trop préoccupées de cerner l'objet. Comme on est loin de Paris, comme est vigoureuse la réaction contre le naturalisme !

Cet esprit nouveau, Rod le concrétise dans deux romans : *La course à la mort* et *Le sens de la vie*. Dans le premier

qu'il aimait beaucoup, Rod a glissé une sorte d'auto-biographie morale dans une atmosphère assez sombre puisqu'il s'agit d'une longue lamentation sur la vanité de tout effort humain. S'il en est ainsi, la mort peut se profiler à l'horizon de chacune de nos journées, cette malemort où tout va s'abîmer. C'est là un livre sincère mais sans allégresse, l'analyse des idées se perdant dans la grisaille des symboles... L'œuvre suivante, *Le sens de la vie*, est tellement mieux réussie que beaucoup de critiques la considèrent comme l'un des sommets d'Edouard Rod. Il est vrai que cet ouvrage attirait la sympathie de la jeunesse aux aspirations de laquelle il répondait. On se lassait, en effet, du naturalisme, on souhaitait trouver dans les livres une conception plus haute et plus exacte de la nature et de la vie. Peut-être oubliait-on, en de certains milieux, que toutes les philosophies, toutes les religions étaient orientées vers les mêmes problèmes et qu'elles suggéraient des thèses dont même les romanciers pouvaient tirer profit... Rod, cette fois, semble s'en être souvenu. Aussi en traitant un sujet élevé n'eut-il point de peine à attirer sur lui l'attention de nombreux jeunes à l'âme inquiète et qui ne manquèrent pas de découvrir sous la trame romanesque de ce livre un élan « pascalien ».

On peut se demander si les problèmes que Rod traitait dans ses publications suscitaient en son cœur d'abord de pertinentes réponses. Il semble que non. Notre auteur se complaisait dans les méandres et le jeu de l'analyse et de la critique, il se convainquait tour à tour de la robustesse ou de la faiblesse de ses positions théoriques. Pour cette raison, nous avons peine à découvrir une ligne d'unité dans son œuvre, un sentiment qui en eût fait comme l'épine dorsale. Rod s'est essayé dans de multiples directions, à l'image même de la vie qui est si diverse et dont il est fort malaisé de fixer exactement les formes à travers un « système ».

### *IL Y A BEAUCOUP DE DEMEURES...*

De sa plume, chaque année, tombaient de nombreux écrits. Rod, le premier, pouvait considérer ses nombreux romans et en tenter une sorte de classement. C'est ce qu'il fit, ainsi que nous l'atteste la préface d'*Aloyse Valérien* où il les distribue en œuvres de début, études psychologiques, études passionnelles et études sociales. Il faut avouer que, souvent,

ces genres s'interpénètrent et que nulle barrière opaque ne les sépare totalement.

Aux romans il convient d'ajouter les ouvrages de critique, bien que ces derniers ne soient pas d'importance majeure dans le panorama des lettres françaises. Rod écrivait beaucoup et il semble que la critique l'ait moins absorbé que le roman. Pourtant, c'est justice de lui faire une place de choix même en ce secteur de la pensée. Notre auteur avait l'avantage d'être suisse, professeur à Genève, d'avoir séjourné outre Rhin : tout contribuait à lui donner un regard en quelque sorte cosmopolite. Il enseignait en la ville de Calvin les littératures comparées, il y était en vivant contact avec la pensée européenne, il pouvait tout naturellement se laisser aller à d'intéressants rapprochements entre les lettres françaises et celles de l'étranger. Les arts eux-mêmes retinrent maintes fois son attention. Sa critique a fait de la sorte des incursions dans la pensée anglaise, allemande — son *Essai sur Goethe* — et italienne. Quant aux Français, il s'est penché avec amour sur des noms qui n'avaient peut-être pas alors la notoriété qu'ils ont obtenue depuis, ou tout au moins pour l'un d'entre eux surtout, dont les œuvres n'avaient pas été explorées sous toutes leurs faces. C'est ainsi que Rod nous a livré de pertinentes études sur Rousseau, Lamartine et Stendhal.

Fidèle à sa tournure d'esprit, le professeur de Genève s'attache moins à l'aspect esthétique des œuvres qu'à leur valeur psychologique et morale. La vie, Rod veut la voir telle qu'elle ressort des textes soumis à son examen et il s'y montre des plus perspicaces, sensible aux clartés et aux ombres qui passent devant ses yeux... Intelligence lucide et critique, Rod se trouve en incessant contact avec la pensée de son temps. Ainsi il a de quoi alimenter et renouveler le fonds d'idées générales dont il a besoin pour écrire des romans, lesquels, d'ailleurs, en raison même de leurs diverses sources d'inspiration, offriront une variété de ton quelque peu déconcertante pour le lecteur.

#### *VISAGES DE L'AMOUR*

Sous l'étiquette d'« études passionnelles », Edouard Rod a groupé dix à douze romans où il s'est complu à analyser les variations du sentiment amoureux. Au *Sens de la vie* qui

avait eu naguère son temps de vogue, succèdent plusieurs ouvrages qui paraissent à un rythme rapide : *Les trois cœurs* (1890), *La sacrifiée* (1892), la *Vie privée de Michel Teissier* (1883). On ne douta plus que Rod ne fut le romancier par excellence de l'amour, que telle était sa vocation. Quoi pouvait l'y engager ? Toute la vie, certes, qui ne se construit que sur l'amour vrai ou faux... mais peut-être aussi sa propre vie où l'observateur n'aurait pas grand-peine à découvrir quelques dures batailles.

S'il prend plaisir à justifier l'amour-passion jusqu'à l'assimiler à une vertu — « ... car, enfin, la puissance d'aimer au-dessus de tout, d'un cœur épanoui qui brise les chaînes des préjugés, d'une âme qui s'exalte au-dessus des entraves sociales, n'est-ce donc pas une vertu ?... » (*Le Silence*, p. 194)

— il n'en a pas dissimulé les douloureuses et parfois tragiques conséquences. Pour tant de ses héros, la mort sera l'expiation qu'ils acceptent ou qu'ils s'infligent. Mais la mort ne termine rien... elle est une fin pour celui qu'elle étreint, non pour ceux qui sont mêlés à notre existence ! Il en va de même de nos fautes. Ici, faisant sienne, d'ailleurs sans qu'il s'en doute, l'une des faces du dogme catholique de la Communion des Saints, Rod estime que nos défaillances ne sont pas des actes simplement individuels, mais qu'elles ont une répercussion sur les autres. Ceux-ci auront à supporter le poids de nos erreurs et de nos chutes, de tant de blessures et de faiblesses qui propagent dans le temps et l'espace « des ondulations infinies de souffrances ».

Apologiste de l'amour, Rod ne se cache pas les conflits que cette passion peut engendrer dans les cœurs. Ainsi, dans le très beau roman *L'Ombre s'étend sur la montagne*, il nous le dépeint dans sa lutte contre la dissimulation et le mensonge. Il place sur la bouche de son héroïne cet hymne lyrique à la vérité :

... Vous ne savez pas ce que c'est que la vérité !... Ce n'est pas une petite lueur hésitante qui vacille dans les ténèbres : c'est un rayonnement, c'est une gloire !... On ne peut pas lui mesurer sa part, lui cacher la moitié de ce qui est à elle, lui marchander ce qu'on voudrait garder dans l'ombre !... Quand elle se met à traquer le mensonge, elle l'atteint, elle ne le lâche plus : il n'y a nul recoin écarté de l'âme où il puisse la fuir !... Que j'ai souffert de cette magnifique chose qui n'est belle que dans la lumière : de l'amour !... De l'amour qui devrait être une source de joie !...

. . . Mais c'est ainsi !... reprit-elle d'un ton plus mesuré, les yeux vers le passé. On écoute la voix de son cœur : elle chante si doucement !... Elle raisonne aussi : elle, si captieuse !... Oh ! elle raisonne à merveille, comme un avocat !... L'avocat des causes sympathiques, vous savez ? Il a si facilement l'air d'avoir raison !... Et puis le juge est partie et ne demande qu'à se laisser convaincre.

L'amour poursuit son plaidoyer au sein des cœurs qui se heurtent aux exigences de la vie et qui ne sauraient trouver hors de la mort les chemins de la réconciliation : «... Si dévouée, si profonde était leur tendresse, que l'ombre de la mort, en rampant vers eux, les rapprochait davantage... »

On peut tout de même regretter que le visage de l'amour, dans l'œuvre de Rod, soit si peu serein et souriant, ainsi que doit l'être l'authentique amour, celui qui a pu s'affranchir du péché...

Il est vrai, et notre auteur en convient, que la libération de l'amour serait facilitée par une société elle-même plus détendue, moins tiraillée par les passions politiques, par les rivalités des partis... La vie sociale ! Voilà encore un thème sur lequel Rod s'est attardé et qui lui a inspiré plusieurs romans : *Un Vainqueur*, *L'Indocile*, *Les Unis*, textes qui apportent une sorte de correctif à ses « études passionnelles ».

## II

### *LE CHANT DU SOL NATAL*

L'un des secteurs les plus importants et les plus intéressants de l'œuvre de Rod, voire les plus durables, est celui des romans suisses. L'auteur les écrit si facilement qu'il avait peine à les apprécier autant que ses autres ouvrages. Ici, à l'encontre de ce qui se passait pour l'observation des mœurs parisiennes et provinciales, Rod pouvait puiser en lui-même, en cette partie secrète de notre être où se résumant nos sympathies héréditaires, où notre terre natale a creusé de profonds et durables sillons, de quoi alimenter son inspiration et son talent littéraire. Notre Romandie lui fournirait

force sujets, pour lors inédits. Sa plume, chez nous, n'avait nul concurrent à redouter...

Ecrivain les autres romans, Rod devait d'abord concevoir un thème et des personnages. Son imagination plus que la réalité l'y aidait. Serait-ce pour cela que les visages y ont une vie assez éphémère ?... Il en va autrement dans les « romans suisses » — *Les roches blanches, Là-Haut, Mademoiselle Annette, L'Eau courante, L'Incendie, Le Pasteur pauvre* — où l'écrivain, plus à l'aise, insuffle à ses créatures une vie solide et durable. Par cette série de livres, Rod a fait connaître ses compatriotes à tant de Français ignorants de nos mœurs et de notre caractère.

Le paysage suisse, avec ses contrastes d'âpreté et de douceur, avec la poésie souvent austère de ses hautes montagnes, avec ses reliefs tour à tour humains et hostiles, Edouard Rod l'a saisi merveilleusement. Qu'on nous permette de citer ici quelques passages de *Là-Haut* où l'on reconnaîtra facilement des sites qui nous sont chers...

A qui vient de Vernayaz, voici comment apparaît Salvan :

Tout à coup, la montée cessa, la route tourna, le village apparut. C'étaient de vieux chalets de bois, aux toits couverts d'ardoises irrégulières, brunis, tannés par les années, serrés les uns contre les autres, comme pour se prêter un appui mutuel, autour du clocher de la grande église en grisaille, qui semblait les rallier, les observer, veiller sur eux.

... Des silhouettes de montagnes fermaient le paysage : les unes, des deux côtés de la vallée, massives, remplissant lourdement un coin de l'espace ; les autres, dans le fond, d'une élégance infinie, montant vers le ciel en lignes pures, avec des grâces d'acanthé ou de fines découpures aussi légères que celles du vent dans les nuages.

Un peu plus loin, Rod décrit la place de Vallanches (Salvan), avec entre autres précisions, « la maison de commune, plus neuve, plus blanche, la porte-fenêtre de son premier étage donnant sur un balcon de fer... » et l'hôtel « le *Chamois*, formé de deux maisons irrégulières, réunies par un artifice de maçonnerie et recouvertes du même crépi ». A peu de choses près, cet ensemble est demeuré inchangé, même l'hôtel qui a gardé l'inégalité de ses deux façades, — bien qu'une reconstruction ultérieure ait fait de la plus grande d'alors la plus petite d'aujourd'hui, — et que l'on reconnaît

sous sa véritable enseigne de *L'Union*, notre propre demeure familiale.

Voici maintenant l'évocation de Vallanches par temps pluvieux :

Quelques jours de pluie faillirent le (un hôte nouveau-venu) chasser de Vallanches, car, dès que les orages apportés par le « vent de Savoie » crèvent sur la vallée, elle devient sinistre : des brouillards s'amoncellent dans les gorges de la Thôse (le Trient), rampent aux flancs de la Matze (l'Arpille) comme de formidables reptiles, ferment et bouchent l'horizon, en haut, en bas, de tous côtés. On est dans une prison de nuages, sous un couvercle de nuages épais comme les murs d'un cachot, lourds comme les pierres d'une forteresse. Un air glacial vous pénètre jusqu'aux moelles, et la pluie tombe, fine serrée, sans pitié, sans trêve, dégouttant avec un bruit lugubre des ardoises des toits, labourant la place (non pavée à cette époque), emplissant les ruelles d'une boue grasse et noire, tandis qu'au haut du clocher le coq de la girouette grince en s'agitant. Les hôtes du *Chamois* grelotaient dans le petit salon du rez-de-chaussée, tuant le temps à boire des grogs ou du thé, à relire les fascicules dépareillés de quelque revue, à guetter le passage du facteur, devant la place vide...

Le beau temps revenu, un groupe d'hôtes monte à Salanfè par le chemin des Mayens de Van.

Mais le soleil chassa les nuages. De nouveau, plus fraîche après les averses, la vallée s'épanouit comme un grand nénéphar semé dans l'espace, avec toutes ses verdure humides qui s'irisaient dans la lumière, tandis que les formes des montagnes prochaines s'estompaient, presque transparentes, dans le ciel bleu. En sorte que, par une aube fraîche, Sterny (un des héros principaux du roman) se trouva sur le sentier de Solnoir (Salanfè), en compagnie des demoiselles Lechesne et Baudoir, qui se joignirent à lui, simplement... Ils traversèrent le vallon de Belle (celui de Van), enfonçant dans les hautes herbes mûres pour la faux ; ils remontèrent l'Ependes (la Salanfè), énorme en ce moment de l'année où fondent les neiges encore molles ; ils arrivèrent dans le grand pâturage...

Sous les parois rocheuses qui la ferment, au pied du glacier de la Tour-aux-Fées (celui de Plan-Névé), la plaine gazonnée et marécageuse s'étendait, si profondément solitaire qu'on pensait à ce que fut le monde au temps de sa virginité, quand les êtres ne se mêlaient pas encore aux choses, ou quand il n'y avait, pour animer les paysages déserts, que des monstres aux formes lentes, à peine dissemblables du limon d'où le Verbe les tirait. Cependant, pour atténuer la tristesse sauvage de cette

impression, des fleurs éclatantes s'épanouissaient en une symphonie de couleurs et de grâce, car c'est dans l'enchantement du printemps que l'Alpe est la plus belle, constellée de fleurs comme un ciel où il n'y aurait que des étoiles...

... C'est une vaste plaine que sillonnent des eaux abondantes, qu'entoure un cirque prodigieux de montagnes célèbres : au sud, les cinq cimes de la Dent-Grise (les Dents du Midi), — cinq forteresses fantastiques, toute une architecture de Titans en délire, entassant pour l'assaut du ciel les rochers énormes sur la base des éboulis en pyramides et des glaciers ancrés dans le sol dur ; au nord, le Florent (le Salentin), moins haut, moins menaçant, non moins tragique, — longue arête dentelée qui prend un air de monstre au repos ; puis, fermant l'espace, à l'occident, la masse plus majestueuse de la Tour-aux-Fées (la Tour Salière), avec ses trois sommets arrondis en coupoles régulières et sa paroi formidable dressée à pic, presque perpendiculaire, coupée seulement au milieu par un glacier que sa chute interrompt brusquement et qui, retenu par un miracle d'équilibre, semble toujours prêt à s'effondrer, de toute sa masse, aux pieds de la géante qu'il cuirasse de ses reflets d'acier ; vers l'orient, l'espace se déchire, une large échancrure descend sur la plaine, telle une brèche ouverte dans la redoute, et des sommets éloignés se confondent avec les nuages.

Edouard Rod connaissait fort bien l'âme de ses compatriotes. Aussi a-t-il fait défiler dans ses romans toute une galerie de personnages de chez nous : pasteurs, paysans durs, au cœur difficile à explorer, sergents, notaires, hôteliers, avocats, artisans, d'autres encore. Chacun a sa physionomie bien dessinée, avec des traits si nets que ces modestes héros nous paraissent « réels ». Certains le sont bien, même s'il faut, pour les reconnaître, leur enlever les légers oripeaux sous lesquels Rod les a très prudemment dissimulés.

Dans *Là-Haut*, nous n'avons nulle peine à identifier des visages que nous avons connus ou presque... Ce sont « Elise Allet », notre feu grand-mère :

Justement, l'hôtesse apparaissait sur le seuil : encore jeune, elle avait un visage paisible, un peu triste, de beaux yeux bruns, limpides, des cheveux bruns lissés en bandeaux sur le front, nattés et roulés en « chou » derrière la tête. Elle portait une robe de demi-deuil, noire à pois blancs, et un tablier noir.

... Son joli visage fin était déjà tout marbré de fatigue, avec des cercles noirs autour de ses yeux qui ne dormaient plus ; car son personnel était insuffisant pour le service des quatre-vingts pensionnaires, il fallait qu'elle le secondât, et, à elle seule, elle faisait bien la moitié de la besogne. Ah ! c'était une

travailleuse, celle-là ! Elle ne portait pas de « voyages » (fardeaux lourds portés sur la tête), elle ne battait pas le linge au lavoir, — mais elle n'en trimait pas moins comme un homme ; et une tête solide encore, qui roulait aussi des plans, pour sûr, bien qu'elle n'en parlât à personne, — des plans qui devaient être pleins de sagesse, et qui aboutiraient sans hâte, au cours des années, comme des fruits qui mûrissent.

Parmi les hôtes du *Chamois*, il y avait un vieil habitué de Vallanches : c'était « Volland » qui, depuis plusieurs années, s'était attaché à cet humble village et s'employait à en faire connaître les charmes à ses amis. Sous ce pseudonyme, l'on devine sans peine la noble figure de Javelle, auteur de *Souvenirs d'un alpiniste*.

Lyonnais d'origine, poussé en Suisse par les hasards d'une jeunesse accidentée et devenu professeur au collège de Vevey, dont les élèves l'adoraient, président à plusieurs reprises de la section des Diablerets du Club Alpin, collaborateur estimé de l'*Echo des Alpes*, Volland était un passionné de la montagne ; il l'aimait pour elle-même, avec des ardeurs presque malades, en amant, en poète, souffrant d'être éloigné d'elle, toujours prêt à risquer sa vie pour une cime inconnue ; aussi quelques-unes de ses « premières » étaient célèbres, et les guides du pays ne dédaignaient point ses conseils.

Rod avait admiré les guides de Vallanches, dont la profession était alors des plus rentables. Il trace de François Fournier, sous le nom de Maurice Combe, cette vigoureuse silhouette :

Maurice Combe, le doyen des guides, le compagnon habituel de Volland, qui avait gravi avec lui tous les pics, toutes les dents, toutes les pointes, tous les « scex » du voisinage. Noueux comme un vieux chêne, il avait le teint couleur d'écorce, le nez busqué et, malgré l'épaisseur de ses traits, une singulière expression de fine bonhomie. Sa barbe grise frisait légèrement, à la façon d'un Jupiter romain.

On nous permettra encore de relire le portrait que Rod nous a dessiné du curé d'alors, notre confrère, le chanoine François Troillet.

... Comme ils s'attablaient, le curé, qui s'engageait dans la ruelle, s'arrêta devant eux. C'était un montagnard comme les

autres, de la même race, mais dont les allures avaient plus de souplesse, les yeux pensifs plus d'intelligence. Il portait en sautoir le rochet blanc des chanoines de Saint-Maurice, ses cheveux noirs bouclaient légèrement sur son cou, sa soutane moulaît, comme une armure, sa taille vigoureuse.

Et plus loin, un paroissien fait part à l'un des hôtes de Vallanches des compétences médicales du vénérable pasteur :

... M. le curé est un habile homme. Il raccommode les jambes comme un rebouteux. Quand on a mal au ventre, il vous donne des poudres qui vous guérissent tout de suite, comme il m'en a donné cet hiver. Il a aussi guéri la femme de Frédéric-Elie, qui avait les yeux rouges qui pleuraient toujours...

ce qui ne l'empêche pas d'accorder sa préférence à une médecine plus traditionnelle : le verre de vin...

Mais ça, c'est du vin naturel, qui vient de ma vigne...

C'est un noble vin, que le vin du Valais. Ses vignes fleurissent au bas des côtes qui montent vers les glaciers, le long du fleuve que grossissent les avalanches, autour des vieux châteaux dont les ruines racontent tant d'antiques batailles, sur un sol engraisé d'un sang versé à larges flots dans des luttes épiques. Leurs grappes vertes se sont dorées aux feux d'un soleil amoureux de la belle vallée, chaud comme le soleil du Midi. Les mains joyeuses des montagnards, descendus pour la vendange, les ont coupées dans la gaieté de la récolte enfin certaine, dans l'insouciance des dangers évités, du gel tardif qui flétrit les jeunes pousses, de la grêle qu'apportent les nuages blancs amassés autour des pics prochains. Elles se sont tordues dans les pressoirs, sous de fortes poussées. Leur jus épais a frétilé dans les vastes foudres, sous l'action du ferment ; puis il a reposé le temps nécessaire dans les bons tonneaux de mélèze, au fond des caves froides. Le voici maintenant, clair comme la pure eau des sources, blond comme les seigles, ardent comme le soleil dont il aspirait les rayons, généreux comme le sang répandu dans les anciens combats. Le voici prêt à couler dans les verres où chacune de ses gouttes se change en étoile, pour délasser les membres rompus par la fatigue des rudes journées, pour égayer les cœurs aux jours de fête. Mûri par le travail des braves gens que hâlent les mêmes rayons, que rafraîchissent les mêmes pluies, qui vivent du même air sous le même ciel, soigné dans les caves de leurs chalets, c'est pour eux seuls qu'il a sa belle couleur de blé mûr, son odeur de bouquet, sa saveur et sa flamme : transporté loin des montagnes, il perd son goût et son parfum, comme s'il mourait de nostalgie. Aussi les Valaisans sont-ils

bien obligés de le garder pour eux, et d'en boire tant qu'en portent leurs coteaux, tant qu'en mûrit leur soleil !

Le roman, outre son intrigue proprement romanesque, pose le bouleversant problème de l'évolution touristique. Autour d'un personnage extraordinaire, « Monsieur de Rarogne », un financier qui vient offrir ses deniers pour développer la station, construire de grands hôtels, une ligne de chemin de fer et de belles routes, s'institue dans Vallanches une sorte de Querelle des Anciens et des Modernes, ceux-ci entrant dans le jeu de leur mécène, les autres préférant garder à leur pays sa physionomie traditionnelle. Volland prend fait et cause pour ces derniers et Rod met sur ses lèvres cette magnifique réponse aux suggestions du spéculateur :

Vous ne pensez qu'à vos intérêts, Monsieur de Rarogne ; les montagnes sont pour vous une matière qu'on exploite, comme les ardoises des carrières. Ça se vend par petits morceaux ; que ça rapporte, vous n'en demandez pas plus ! Vous ne voyez donc pas qu'il y a tout autre chose en jeu ? Il y a ici, dans ce repli caché des Alpes, loin du monde assez large pour l'amour du gain, il y a un pays qui, depuis des siècles, vit de sa propre vie, fidèle à ses mœurs, à ses croyances, à ses traditions, — un bon petit pays, ignorant des laides passions qui avilissent les hommes des villes. — Vous arrivez, vous semez quelques pelletées d'or dans ces champs ingrats et vous dites que l'argent est une graine comme une autre. Ah ! oui, malheureusement ! Une triste graine, Monsieur de Rarogne, une graine qui germe en vilains appétits, une graine maudite, qu'aucun mauvais vent n'avait encore apportée par ici.

A quoi M. de Rarogne ne manqua d'ailleurs pas de répliquer :

Vous, M. Volland, vous êtes à côté de la question : c'est que vous êtes un poète, un artiste, et non pas un homme pratique ! Vous oubliez que le monde marche, qu'il faut marcher avec, que ceux qui ne marchent pas seront broyés comme des fétus par la grande machine de la civilisation. Voyez-vous, au siècle où nous sommes, le bien-être et l'argent s'éparpillent partout : que chacun en prenne sa part, ceux d'ici comme les autres ; d'autant plus qu'il y a longtemps qu'ils n'ont rien eu !

Comme le prouvent ces citations, Rod est véritablement créateur de vie. Son *Là-Haut* évoque Salvan avec une étonnante

fidélité : son paysage tel que nous l'aimons, son âme telle qu'elle se présentait à la fin du siècle passé, au moment où l'arrivée des « étrangers » la mettait en face de problèmes dont quelques-uns appellent encore des solutions à l'heure où nous écrivons ces lignes.

### III

#### *DERNIERS REGARDS*

On ne saurait évidemment comparer Edouard Rod à un Balzac ou à un Flaubert dont la puissance atteint des sommets incontestés. Cependant, notre écrivain, par l'ampleur de son œuvre, par l'habileté qu'il a montrée à fixer les traits de ses contemporains, par un art qui, pour n'être pas sans défaillances, n'en est pas moins des plus soignés et des plus éloignés de l'improvisation, aurait pu, s'il l'avait voulu, se voir ouvrir les portes de l'Académie. Ce n'est pas sans raison, ainsi que nous l'avons dit en tête de cette étude, qu'un des meilleurs critiques littéraires de notre siècle l'appelait « un des maîtres de l'heure ».

On parcourrait avec plaisir maints romans de Rod pour en marquer les beautés du style — notamment ces nombreuses phrases où se remarque une architecture à rythme ternaire.

Voici un texte composé d'une suite de petits triptyques :

En parlant ainsi, elle revoyait comme dans un songe rapide, loin derrière eux, dans les heures essentielles, leurs longues années de dévouement, de tendresse, de fidélité. Elle retrouva dans son souvenir l'amertume de tous les adieux, la tristesse de toutes les séparations, la douceur de tous les retours. Elle revit Lysel en divers moments, où, sans autre raison qu'un inexplicable mouvement du cœur, le portrait de son ami s'était gravé dans ses yeux : un jour où, l'ayant accompagnée à la gare de Lyon, il lui disait adieu devant le wagon, enveloppé dans une cape espagnole qui le faisait ressembler à un héros romantique ; un autre jour où, en veston de chasse, il buvait dans sa main l'eau glacée d'une source de montagne qui coulait du

rocher; un autre jour encore où, dirigeant un concert, il s'était tourné vers elle, rayonnant de jeunesse et de force, pendant qu'on l'acclamait. Elle mesura la profondeur de leur union, la pleine sécurité qu'avait gardée son cœur, la beauté de leur confiance réciproque qu'aucun malentendu n'avait jamais altéré, tout ce qu'il y a de doux, d'enivrant, de splendide dans un sentiment qui s'épanouit malgré la vie, plus fort qu'elle, et subsiste parmi ses naufrages. . . (*L'Ombre s'étend sur la vallée*).

Il y a en effet, dans cette page, plusieurs énumérations en trois termes :

- 1) au début : *dévouement, tendresse, fidélité* ;
- 2) ensuite : *l'amertume..., la tristesse..., la douceur...* ;
- 3) au milieu : *un jour où..., un autre jour..., un autre jour encore...* ;

De plus, on relèvera trois éléments : *la profondeur..., la pleine sécurité..., la beauté...* ;

Pour terminer, de nouveau le même rythme verbal : *doux..., enivrant..., splendide*.

Tout cela confère à la phrase quelque chose de très établi, une structure où le hasard n'a point de part.

Ce paragraphe étant d'ailleurs un chant lyrique, il convient de lui donner ce qui semble appartenir en propre à la musique : la mesure du temps.

On vibrerait aisément à ce lyrisme si largement épandu qu'il frise parfois une certaine grandiloquence... En cela d'ailleurs, Rod ne devait-il pas sacrifier au goût du temps, bien que les tout grands artistes ne soient immortels que parce qu'ils dépassent leur temps...

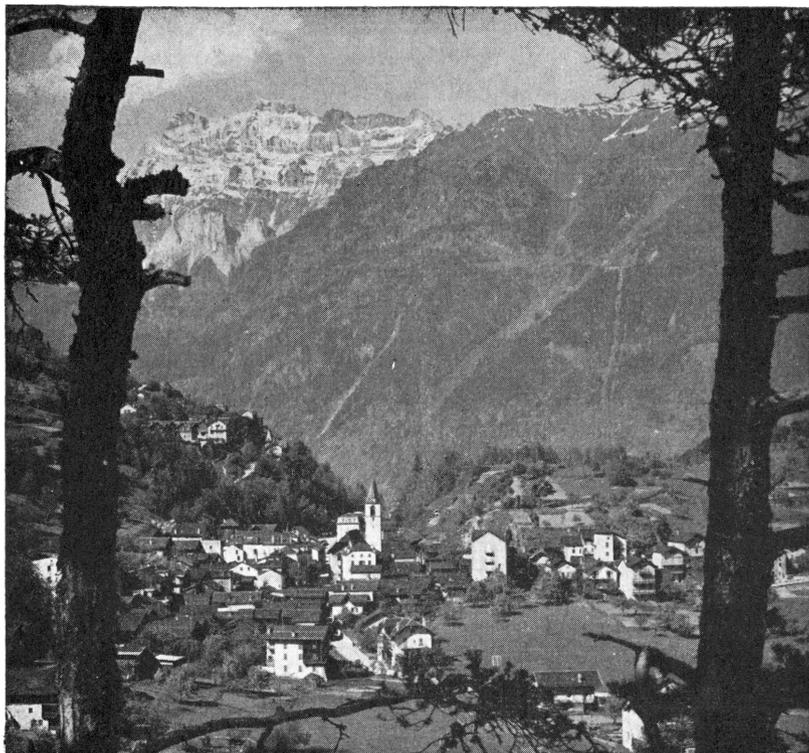
Quoi qu'il en soit, Rod a véritablement honoré et les lettres françaises et notre pays romand. A lui peut-être doit-on quelque part dans l'essor de Ramuz, l'auteur de *La Grande Peur dans la Montagne* ayant trouvé en Rod celui qui l'introduisit dans les cénacles de la capitale française. A lui certainement Salvan est redevable de l'amour que lui ont voué, après lui, tant de touristes heureux d'y retrouver l'ambiance et l'âme épars dans *Là-Haut*.

Cette grande voix de notre Romandie s'est tue pour toujours le 29 janvier 1910, Rod ayant succombé brusquement à une crise d'urémie. Notre écrivain séjournait alors en Provence, cette âpre et douce terre à laquelle il était allé demander des heures de repos et peut-être, ainsi que d'autres l'ont fait, la pleine maturation d'un génie qui n'avait pas dit son dernier mot...

Puissent ces pages, comme d'ailleurs tant d'autres consacrées au même anniversaire, dissiper un peu l'ombre injuste qui voile à trop de nos contemporains le noble visage de cet homme de lettres, romancier et essayiste talentueux, perméable aux inspirations venues de partout, ainsi qu'il sied à un parfait honnête homme, venues aussi des profondeurs de notre sol ou à travers le souffle pur de nos montagnes, ainsi que se le doit un authentique enfant de notre pays !

Georges REVAZ

Nous devons à l'amabilité de M. le professeur Henri Perrochon, de Payerne, de pouvoir publier un beau portrait d'Edouard Rod, dont l'imprimerie Delachaux et Niestlé, à Neuchâtel, nous a communiqué le cliché. La Société de Développement de Salvan a pareillement, de son côté, mis à notre disposition, par l'entremise de l'imprimerie Pillet, à Martigny, un gracieux cliché du bourg de Salvan chanté par Edouard Rod.



Salvan, village décrit par Edouard Rod  
sous le nom de « Vallanches »